

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 26

Artikel: On pourro mau élévâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remplacera-t-on par le sistre
Les tambours en peau de ministre
Qu'un autre avait répudiés ?
Supprimera-t-on l'épaulette,
Qui traîne après elle, ô conquête !
Des tas de coeurs incendiés ?

Dira-t-on aux barbes frisées :
« Nous vous avions autorisées ;
« Vous disparaîtrez dès ce soir,
« Vous vous en irez comme un rêve
« Sous ce diminutif du glaive
« Que nous appelons le rasoir ! »

Ferron ne me rassure guère...
Quoi ! ce ministre de la guerre
Oserait toucher aux tambours,
Aux tambours qui font des merveilles,
Pareils à des essaims d'abeilles
Lâchés à travers les faubourgs !

Mais, ô ministre que vous êtes !
Oubliez-vous que ces baguettes
Qui battent le taratara,
Ont, aux jours de la délivrance,
Fait vibrer l'âme de la France
Dans les petits doigts de Barra ?

Le vieux proverbe n'est point bête :
Tout ce qui vient de la trompette
Retourne aux tambours belliqueux ;
Sans compter qu'ils ont la peau dure
Et qu'un ministère qui dure,
Ne dure jamais autant qu'eux !

On pourro mau élévâ,

Quand cauquon vo fâ on serviço, ào que vo baillé oquiè, lo mein qu'on pouéssè férè, c'est dè bin remachâ et d'êtré honéto avoué lè brâvès dzeins que volliont bin s'enquittâ dè vo. Mâ faut que cein que vo lão ditès sâi de dè bon tieu, et ne faut pas férè sa Sophie, coumeint on dit, po lão férè eincraire qu'on lè z'amè atant què lo bon Dieu, kâ cein n'est rein què dè la frimma po tâtsi dè lão déguenautsi oquiè, et clliâo que lo font sâvont qu'on preind mé dê motsès avoué dâo mâ qu'avoué dâo venégro, et ne lão fâ rein dè férè lè z'hypocrito et dè derè tot lo contréro dè cein que peinson, se cein pâo lão rapportâ oquiè. L'ont 'na concheince ein gomma.

Se ne faut pas êtré dinsè faux, ne faut portant pas non plie êtré molonéto et remachâ ein remâo-feint clliâo que vo baillont, coumeint se cein vo z'étai dû. Na, kâ cein n'est pas bin non plie, et clliâo qu'ont lo bounheu dè poâi férè la charitâ, quand bin cognâissons lo tabâ, âmont onco mi bailli à clliâo que remachont trâo qu'ai potus et âi bordons que ne sont jamé conteints, coumeint cé que vé vo contâ l'histoire.

On gailâ, tot estraupiâ, étai achetâ à 'na crâijâ dè dué tserrâirès po démandâ l'ermonna âi dzeins que passâvont, et teindâi on espèce d'écoualetta en bou po que tsacon mette oquiè dedein ; mâ ne s'enroutsivè pas à derè grand-maci.

On monsu, bin revou, que lo vâi, ein a pedi et lâi tsampè onna pice d'on franc, que l'autro raccroqué avoué se n'écoualetta, mâ sein férè asseimblant et sein pî remachâ.

— Mè seim bliè, se lâi fâ lo bravo monsu, qu'étai

ein colère dè vairè on tôt molonéto et que lâi vol-liâvè férè on aleçon, mè seim bliè, me n'ami, què quand on vo baillé on franc, lo mein que vo pouéssi férè l'est dè remachâ et dè traîrè voutra carletta !

— Traîrè ma carletta !... dâo diablio ! Po on bougро dè franc que vo mè bailli, crâidè-vo que vu allâ m'einrhonmâ po dépeinsâ po trâi francs dè remido po mè gari ! Pas se fou !

LA QUITTANCE DE LOYER.

II

Ge voisnage ne profitait donc en réalité qu'à tante Amélie qui, depuis lors, se croyait devenue principale locataire. Et Dieu sait avec quelle régularité elle jouissait de ses prérogatives !

A chaque trimestre, elle y pensait dès le premier du mois. Les journées qui la séparaient de la date du terme lui servaient à rédiger sa quittance ; puis, dès que le huit arrivait, elle allait, à la première heure, frapper ses trois coups à la porte de sa locataire et recevait d'elle la somme de vingt-cinq francs, contre laquelle elle lui remettait un reçu libellé avec une incroyable précision :

« Reçu de Mademoiselle Rose Berthier la somme de vingt-cinq francs pour le montant du loyer du terme de janvier de la chambre, etc... »

Quand elle arrivait à ce « montant du loyer du terme de janvier de la chambre », elle s'embrouillait tellement qu'il lui fallait, pour continuer, attendre la rentrée de son neveu. C'était Edmond qui la tirait d'embarras et, à mesure que tante Amélie écrivait sous sa dictée, le brave jeune homme murmurait :

— Est-il possible d'aller réclamer vingt-cinq francs à cette pauvre jeune fille, qui doit avoir déjà tant de mal à arriver ? Une personne si intéressante !... et jolie !...

Car Mlle Rose était gentille à croquer. Avec son petit nez un peu retroussé, ses beaux yeux noirs, sur lesquels s'ébouriffaient des cheveux blonds vaporeux, son joli teint blanc et rose, son manteau long qui lui dessinait bien la taille et son grand chapeau entouré d'un voile azur dont on voyait à peine la naissance et qui finissait on ne savait où, elle était séduisante au possible.

On a beau être rangé, quand à vingt-deux ans on a l'occasion de rencontrer plusieurs fois par jour dans l'escalier de la maison qu'on habite une aussi jolie locataire, on ne peut se défendre d'une certaine sympathie. Chez Edmond, ce sentiment, très réel, était en train de faire son chemin avec une étonnante rapidité. Et le plus inquiétant de l'histoire, c'est qu'il semblait être admirablement partagé. Ce que les lèvres n'osaient pas dire, les yeux leissaient comprendre avec une éloquence !... Ah ! si tante Amélie avait surpris ces regards !

Les premiers temps, en se disant bonjour, les deux jeunes gens ne se départaient pas de la gravité digne qui convenait à chacun d'eux ; mais, petit à petit, on avait envoyé promener la « gravité digne », et maintenant elle faisait place à un petit sourire qui donnait beaucoup à penser...

Cependant cette intrigue naissante se nouait fort discrètement, et il ne s'était encore rien passé qui put fournir matière à la critique, même la plus malveillante, lorsqu'un jour une circonstance fortuite vint resserrer les rapports des deux jeunes gens.

A quelque temps de là, c'est-à-dire au commencement du mois d'avril, Mlle Amélie dut garder le lit pendant quelques jours. A l'approche du terme, il fallut songer au loyer, et comme Mlle Duvivier se trouvait hors d'état d'aller elle-même remettre la quittance à sa locataire,